

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 37

Artikel: La fête des traditions valaisannes
Autor: H.Lr.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222057>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

NOVILLE

NOVILLE et son clocher de pierre qui s'enlève en force sur la muraille des rochers posés à contre-jour... Des jardins fleuris éclaboussés de taches bleues, rouges, blanches... Des poulaillers où l'on glose, chante et caquette... Et voilà qu'une mère poule a trouvé le barreau que l'on peut écarter, grâce à quoi l'on rejoint les fumiers si joliment tressés, la route où circulent les chevaux nourris d'avoine. Suivie de sa famille, onze poussins vêtus de peluche, la poule s'en va donc à pas comptés dans la belle lumière du matin ; elle s'inquiète pourtant à cause du petit roux qui boîte depuis que la cochinchinoise lui a marché sur la patte ; elle morigène aussi le noir et blanc qui court étourdiment, à la poursuite des moucheron, en secouant drôlement son minuscule derrière aussi rond que l'œuf auquel il faussa compagnie avant-hier... Hélas ! une voix rude a retenti :

— Marie !... viens voir m'aider à rentrer cette sale bête !...

Marie accourt. Elle brandit son tablier bleu. Elle lève les bras au ciel. Pinçant les lèvres, elle fait : psch !... psch !... L'homme s'arme d'une berclure attachée au carré de haricots. Décidément, l'agitation est à son comble... Par la porte entr'ouverte la bande en maraude regagne vivement le gis clos.

Rêve court, rêve exquis d'une poule et de onze poussins de Noville...

Au village, aussi bien qu'à la ville, tout se touche, l'infiniment petit et l'infiniment grand. Ces mots, gravés sur l'austère portail du cimetière, barrent d'une pensée le paysage joyeux :

Oh Dieu !... pardonne à tes enfants !...

Même dans le plus paisible des sites les cœurs ont leurs orages ; la foudre brise les plus jeunes arbres... Même dans le plus beau des pays, sous un ciel de mai, des pierres blanches, dressées à l'ombre des cyprès, attendent le son de la trompette. *Que ta volonté soit faite !...* dit au passant la tombe qu'un trou dans la haie laisse voir.

Si le repos est la loi de la mort, le travail est la loi de la vie. Partout, dans les champs immenses, des dos sont courbés vers la terre. Seul, peut-être, endormi dans sa voiturette près d'un églantier fleuri, un enfant songe à autre chose qu'aux mottes dures qui obligent les reins à se ployer jusqu'à la douleur ; les autres, tous, hommes, femmes, garçons, filles, ils piochent, arrachent, hésèrbent, bêchent, ratellent, essartent, fument, plantent, arrosent... Très haut, tournant en rond au-dessus de la clairière, l'épervier plane. Frondeur, le coucou s'égosille au fond des bois. Assises sur l'herbe humide, sur la feuille étalée d'un nénuphar, les grenouilles remuent en cadence leur goître blanc, leur ventre de bourgeois réactionnaire... Flouc !... Les cuisses tendues en arrière, l'une d'elles saute à l'eau, nage un peu, puis se laisse couler à la façon d'une pierre moussue jusqu'aux herbes douces qui tapissent le fond du canal...

Ainsi donc l'épervier plane, le coucou lance son cri rond, la grenouille perd son temps à jaser au frais et l'homme besogne au grand soleil, jusqu'à la nuit sombre, après quoi le sommeil le terrasse.

B. Vallotton.



LA GOTON ET LE Z-ENNEMI

LI lè z'atton per tsi no, lè militéro dus-z'auto d'on auto, pè lo Gros de Vaud, sant fère on camp, lè z'on d'on côté, lè pè lo paï dâi z'Ormouan, pè vè lè Sainte-Crî passâ la Venodze, lo Taint, la Méline, lo Rhoûno et lè z'autre regalle dâo canton. Vo vo rappellâ dâo camp dâi truffie, dâo camp dâi renaille, de la dèfrepenaie d'Acilleins, sein comptâ tot on moui d'autre bourlaie. Lè z'artilleu allâvant à Bière d'à premi ; du cein sant zu pè Thoun, mâ l'appelâvant adî cein lo camp de Bière et lo père Tsenalet, quand no racontâve sè z'aveinture, no desâi adî :

— Quand i'è passâ mon camp de Bière à Thoun !

N'è pas po dâi rize que fasant cliâo camp, allâ pî, noutrè vîhio sordâ ! Quand l'avant betâ l'âo z'haillon de militéro, que l'avant prâi l'âo pêtâiru, faillâi pas l'âo crenâ, mille guieux !

Faillâi lè vère adan, cliâo de la vilhio rotse :

Brâvo carabiniè dâo temps dè la maillotte ;
Calonniè asse grand, asse drâi qu'on poteau,
Galé sordâ dâo train, biau chassèn à tseu ;
Grenadiè, vortigen, mouscatéro, piquette,
Commi, tambou, fratai, musicien et trompette,
Galounâ, lutenient, sapeu à gros bounet,
Capitaino, majo, commandant, colonel !

Sè partadzîvant ein doû : lè z'on fasant lè sordâ dâo paï, lè z'autro lè z'ennemi. Stausse l'avant on boccon de tâila bliantse à l'âo kièpi et on lè vayâi du tot lilein. Adan... patacracrâcrâ, on l'âo terîve contro po lè z'èpouâiri. D'ailleu, lè z'ennemi l'étant fè po avâi lo fouâre et pèdre. Cein arâi zu bouna façon que no plliantéant la butse ! Crénom !

Dan, onn' annâie lè dzein de Plliemacerise l'étant tot fié. L'avant lè militéro. S'étant fotu la bourlaie dè coute lo velâdzo et tota la dzornâ n'avâi oîu lè débordênâie dâi vilhio pêtâiru et dâi canon... crâ-crâ-crâ... boum... sein bôtâi. Et on vayâi passâ et corre lè sordâ dâo paï et pu, la veillâ, cliâo que fasant lè z'ennemi. On arâi djurâ que l'étâi à de bon tant s'incoradzîvant de sè sauvâ. Lè fenne l'étant tote tiure de vère cliâo petita guerra et quand vâiant recoulâ cliâo z'ennemi, l'étant benaise è fère lo riô su lè z'è-traubllie de bliâ.

On momeint tot parâi, parâit que lè z'ennemi l'ant gagnî. Sant venu tant qu'âo velâdzo de Plliemacerise et quemet l'avâi sounâ po bôtâi la dèfrepenaie, sè sant dèbeindâ lè z'on cé, lè z'autro lè.

Adan, ne vaitcè-te pas, — diabe lo pas que dio onna dzanhlhie ! — la mère Goton que vâi ion de cliâo sordâ à patta bliantse âo kièpi que ve-rounâve vè sa dzenelhière. La Goton lâi trace aprî et l'arreve justo âo momeint que lo mince guieux empagnôla.

— Bon Dieu, dâo ciè, fâ Goton ! stâo dzor passâ on a asse bin zu dâi sordâ pèce, mâ l'étant dâi brane dzein que ne robâvant rein.

— L'è bin su, que repond lo sordâ, mâ leu fasant lè z'ami, tandî que no z'auto no sein lè z'ennemi et no sein d'obedzi de dèpèlhi lè dzenelhière et eimbransi lè fenne.

Ein deceint cein, prend la Goton pè lo cou et lâi baille su la djoûta on baisi, mâ fâi, d'attaque, pu s'èin va avoué la dzenelhie.

Et la vilhio Goton desâi :

— L'è su cein ! L'è on ennemi ! Mâ tot parâi l'arâi bin pu pas tot fère vè la mîma. Pouâive bin m'eimbransi, — l'a on tant galé baizon ! — mâ l'arâi dû robâ la dzenelhie à la vèzena et m'è laissî la minna !

Lè baizi fant plliési ein tot teimps.

Marc à Louis.

L'âne qui proteste. — Un paysan de l'Entremont s'en fut un jour chez son voisin pour lui emprunter son âne.

Le voisin, que cette demande ennuyait, se confondit en regrets expliquant qu'il avait déjà prêté le baudet à un autre villageois. Mais pendant qu'il s'excusait de la sorte, Aliboron se mit à braire mal à propos, révélant sa présence à l'écurie.

— Ah ! s'écria l'emprunteur sur un ton de reproche l'âne conteste lui-même la véracité de vos affirmations ; il faut reconnaître que vous êtes peu serviable !

— Je suis très surpris, répliqua le propriétaire d'un air piqué, que vous donniez plus de créance aux dires de mon âne qu'aux miens propres !



LA FÊTE DES TRADITIONS VALAISANNES

SIERRE nous a offert, dimanche, le miroir du peuple valaisan. Ils étaient descendus tous, du val d'Illiez à la vallée de Conches, gas et belles filles, garçons et écolières, pères et mères entourés de leurs bambins. Les fortes luronnes du Loetschenthal, coiffées de velours et d'or, coudoyaient les Mireilles de Vissoie au coquet chapeau tuyauté, au fichu et tablier brodés sur la belle toile de ménage. Les montagnardes de Visperterminen, venues simplement en caraco de cotonnade et foulard rouge et jaune, ne semblaient point gênées à côté des Saviezannes parées de couleurs somptueuses.

« Quel est ce pays merveilleux ? » dit le chant national valaisan. Comme il a raison ! Quel est ce peuple extraordinaire qui, enserré dans ses montagnes, présente tant d'aspects divers, montre un tel sens artistique dans ses parures, une telle saveur dans ses traditions ? Fleuron brillant à la couronne des vingt-deux Etats confédérés ; le président du Conseil national, en 1915, lorsqu'il rappelait l'entrée du Valais comme canton, avait raison de dire que, si le Valais n'était pas des nôtres, la Suisse ne serait pas complète...

Evolônardes au teint mat, aux yeux taillés en amandes, qui portez si crânement votre petit chapeau plat sur la coiffe, votre mouchoir de soie carrelé rouge et blanc, et votre ceinture aux broderies rustiques. Champérolaines dont la torsade de cheveux se rehausse d'écarlate. Accortes ressortissantes de la « Noble Contrée » si élégamment troussées. Filles de Bagnes dont les yeux

brillent dans la pénombre jetée par les grandes ailes de votre coiffure ! Et vous, forts gaillards d'Ausserberg, vêtus de laine bleue tissée au village ; conscrits du district de Sion, empanachés de rubans ; pâtres-vignerons du val d'Anniviers, musiciens de Salvan, membres de la centenaire fanfare de Chermignon, violonistes de Champéry guides de Saas, joueurs d'accordéon ou pinceurs de hackbrett de Brigerberg, et vingt autres, vous étiez là. Honneur à vous, Louis Genollet, du val d'Hérémence, qui tenez d'une main ferme, d'une main de maître, c'est le cas de dire, le mulet portant votre épouse, votre dernier né blotti sur la poitrine de la mère, deux autres amours émergent des autres acrochées aux flancs de la bête et l'aîné à califourchon, en croupe, derrière la maman : quelle admirable scène de l'Ancien Testament !

Ah ! certes, ce n'était pas un cortège costumé selon la recette. Aucune robe secouée de la naphthaline, tirée du fond des greniers ou de l'ombre des vieilles armoires. Les musées n'avaient point dépouillé leurs vitrines... Le principe de cette inoubliable manifestation le voici : on devait n'y voir que les vêtements portés à l'heure présente, semaine ou dimanche, habits de travail et atours des jours de fête. Une révélation pour beaucoup des quinze mille curieux accourus à Sierre, tandis que les Valaisans vous disaient : « On voit ça tous les jours ! » Ah ! les heureux.

Ces braves nous ont montré leurs travaux, leurs délasséments. Nous les avons vu au village, à la plaine, à la montagne, à la vigne, à la veillée, à l'auberge, voire en séance de Conseil municipal. Une noce, précédée par l'officier d'état-civil — le vrai — a défilé devant nous, et puis, ce qui vient après la noce : le baptême. Les gens de St-Luc qui, au printemps, à la pointe du jour, traversent Sierre, drapeau, fifres et tambours en tête, pour aller cultiver les parchets dont coulera le vin du Glacier, nous les avons vus. Cueillette des châtaignes à Trois-Torrents, montée à l'alpage des gens d'Hérémence ; visite des pâtres de Conthey ; la râclette à Nendaz, la désalpe des troupeaux de Saint-Jean, l'offrande des « prémisses » (les plus beaux fromages de la saison), veillée des fileuses à Kippel et jusqu'au jeu des osselets que pratiquent bouèbes et gamines de Flerden, tout comme jadis, les enfants de l'Attique, et jusqu'à la séance de la « comouna » à Savièze...

Et, naturellement, on a dansé. On a chanté, en patois romand, en dialecte alémanique et aussi en un français 1830 semillant :

*Amusez-vous, fillettes,
Profitez des beaux jours :
Le temps des amourettes
Ne dure pas toujours...*

Dans l'amphithéâtre naturel des Condémines, ces tableaux robustes, gracieux et frais se sont déroulés. Des esprits grincheux se plaignaient de l'absence de règle... Vous n'avez donc pas compris, messieurs les pédants, combien ce décousu, puisqu'il faut se servir de votre expression, ajoutait au naturel et à la spontanéité d'une journée comme on n'en vit sans doute jamais encore en Suisse ?

La reconnaissance des visiteurs confédérés va aux organisateurs et au millier de ces acteurs sans le savoir, qui nous ont valu des heures bien-faisantes. Le peuple qui peut donner un pareil spectacle est sain jusqu'à la moëlle.

H. Lr.

Riposte. — Fragment de dialogue entre une mère coquette et une fille spirituelle :

La mère devant une glace :
— Que donnerais-tu, ma chère enfant, pour avoir ma beauté ?
— Ce que tu donnerais, ma chère maman, pour avoir mon âge !

Dans un bureau de poste, à la campagne. — Un paysan se présente avec une lettre non affranchie.

— C'est pour annoncer à Jean-Pierre que je vas l'y envoyer le cochon qu'il m'a demandé.

— Mais il faut affranchir votre lettre, lui dit-on.

— Pourquoi ?

— Parce que, comme cela, Jean-Pierre ne payera pas le port.

— Ah ! il ne payera pas le porc ! Je m'en étais douté. Eh bien, j'vas pas l'y envoyer, alors.

VILLANELLE D'AUTOMNE

Aux cœurs sensibles.

*Le bel automne que voici
Nous irons, dedans la ramée,
Pour endormir notre souci.*

*Au profond du bois qui roussit,
Cherchons, — veux-tu, ma bien-aimée ?
Le bel automne que voici.*

*Si notre cœur, un brin transi,
Bat plus fort : l'aimable fumée
Pour endormir notre souci !*

*Sous l'air bleu qu'un voile obscurcit,
— Vois, la nature est embrumée !
Le bel automne que voici !*

*Septembre vient à pas précis,
Sens-tu son haleine embaumée
Pour endormir notre souci ?*

*Qu'il est grisant d'errer ainsi,
Autrement qu'à l'accoutumée !...
Le bel automne que voici
Pour endormir notre souci !*

Saint-Urbain.

UNE DEMANDE EN MARIAGE

PAR un gai dimanche de mai, tout ensoleillé, tout fleuri et tout parfumé, Adrien Pécolet le caporal trompette se mit en route, d'un pas alerte, dans le joli chemin bordé de haies qui conduit aux Avioules. Le mois de mai chantait dans son cœur un pas redoublé, non moins entraînant que le plus vibrant de sa fanfare de bataillon ; Adrien allait trouver la mère Sylvie, pour lui demander sa Lina en mariage. Je ne parle que de la Sylvie, car, pour ces affaires-là, son mari ne compte pas ; il n'a qu'un seul droit, celui de s'incliner devant la volonté de son épouse et le fait accompli !

Or donc, notre caporal trompette cheminait en se berçant des plus douces illusions et des plus beaux projets. Beau brin de fille, ma foi, que la Lina à la Sylvie ; ça voit clair, ça sait travailler, ça n'est pas une de ces freluquettes de par la ville qui ne pensent qu'à faire toilette et à aller au dancing et au cinéma. Mais !... Il y a un mais, une redoutable inconnue au problème ; comment aborder la Sylvie ; et, surtout, comment va-t-elle prendre sa demande ?

— Allons-y toujours, se disait notre trompette, elle ne fera pas plus de bruit que notre colonel quand il est mal tourné ! Et, sur ce, il arriva aux Avioules.

Pas moyen de réfléchir longtemps, ni de passer en revue les belles phrases déjà cent fois étudiées ; la Sylvie était sur le pas de porte, qui regardait venir Adrien, se demandant ce qu'il venait de borbatter par là.

— Bonjour, madame Sylvie, comment allez-vous ?

— Bonjour. (Ceci dit d'un ton sec et froid).

Il fait bien beau, aujourd'hui, ils auront au moins de la chance pour l'Abbaye d'Eperles !

— Je voudrais toutes les voir au diable, vos abbayes, et qu'il pleuve à la roille, toutes les fois qu'ils en font une ; c'est juste bon pour les sôlons !

— Oh, mais, madame Sylvie, il fait un rude bon temps pour la campagne, il faut aussi penser à cela et être bien contents !

— Bon temps ! bon temps ! Pas tant que ça ! Un peu de pluie ferait du bien pour faire pousser le foin.

— Oh ! bien ! Ça viendra bien, madame Sylvie !

— Ouais, ouais ! Vous êtes encore un de ces gaillards qui parlent pour ne rien dire !

Notre trompette commençait à se sentir plus mal à l'aise que devant son colonel mal tourné et se demandait comment il allait entrer en matière, pour la délicate question qu'il avait à poser !

Diable, elle n'était pas bien tournée la Sylvie, par ce beau dimanche, qu'est-ce que ce doit être un jour de lessive par la pluie ! ? Enfin, prenant son courage à deux mains, Adrien toussa et reprit la conversation en ces termes :

— Dites-voir, madame Sylvie, j'ai une grave

question à vous soumettre et je fais appel à votre bon cœur, persuadé que vous m'écouteriez et que vous me donneriez une réponse favorable.

— Ouais, ouais, pas tant de belle phrases et de flatteries, je vous vois venir avec votre question c'est bien pour la Lina que vous venez, vous seriez mieux d'être franc et de le dire tout de suite.

— Oh ! madame Sylvie, ne vous emportez pas, je n'ai pas l'intention d'aller par détours ; mais vous comprenez que c'est toujours un peu embarrassant de s'expliquer dans des moments aussi si lents ; en effet, je venais vous demander si vous consentiriez à m'accorder la main de Mlle Lina. Je l'aime et...

— Ouais, ouais, ouais, Mlle Lina, Mlle Lina, c'est bien trop dommage pour vous ; vous imaginez-vous que je m'en vais comme ça la donner au premier venu ?

— Oh ! madame Sylvie, vous me connaissez pourtant bien ; je ne suis pas riche, c'est vrai, mais vous savez bien que je pourrai faire son bonheur, si elle veut bien m'accepter et vous aussi.

— Ta, ta, ta ! ma Lina n'est pas faite pour un vulgaire caporal trompette, elle mariera un ministre ou bien restera vieille fille et ne s'en trouvera pas plus mal, au lieu d'avoir un homme à surveiller. Les hommes ne sont rien bons que pour faire des trous à leurs chaussettes et courir les abbayes, les foires et les inspections ; mais Lina aura un ministre et pas un trompette, qu'elle même il jouerait le bombardon ; dépêchez-vous de déguerpir de par là et plus vite que ça, sans que je lâche le chien !

C'était, vous en conviendrez, une fin de recevoir en bonne et due forme, aussi le pauvre trompette reprit-il la tête basse le chemin par où il était venu. Et le mois de mai ne chantait plus un pas redoublé dans son cœur, mais bien plutôt la marche funèbre de Chopin.

La Lina est toujours à marier ; avis aux amateurs !

Pierre Ozair.

Vacances d'été. — Où passeras-tu tes congés, cette année ?

— Au village de V. en Valais.

— J'ai entendu dire que c'est une localité très saine.

— Penses-tu si elle est salubre, l'an dernier, pour inaugurer le nouveau cimetière, on a dû assassiner un habitant !

A l'école. — Le régent : Louis, quel est le plus grand animal de la forêt ?

Louis, avec assurance : Les chauves sourient !

BLUFFER !

B'EST une maladie. Une maladie contagieuse, souvent incurable. Dans tous les cas de manifestation elle cause des dommages et commet des dégâts dont la gravité ne mesure pas de suite.

Nombre de voyageurs en sont atteints, des dentaires n'en sont pas exempts... et l'incurabilité de cette maladie... orgueilleuse ! devient de plus en plus évidente car elle peut être comparée au cancer qui s'installe sournoisement en des tissus profonds et progresse inlassablement malgré tous les procédés scientifiques, empiriques, physiques ou chimiques, que l'on intensifie dans l'espoir de le réduire ou de le limiter.

Bluffer... c'est un mot, un mot pas de chez nous, un mot qui choque, qui énerve, qui impose et qu'en français on peut traduire par « mentir »... mais qui donc peut soutenir que le mensonge, même sous ses formes les plus tolérables, peut rimer avec triomphe !

Malheureusement, ce mal de « bluffer » a de nombreuses conséquences désastreuses. Bien que des catégories d'industriels, de marchands, ne sont pas les seuls qui soient contaminés et que le bluff règne partout et dans tout. Le mal des uns ne guérit pas le mal des autres et que ce n'est pas une raison suffisante que si certaines catégories de gens éprouvent dans le commerce, l'industrie, les arts, les sciences, etc., ce besoin de « bluffer » il n'est pas absolument nécessaire pour conserver notre existence et l'améliorer si possible, d'employer la même méthode.

Nous sommes en 1928, on ne croit guère aux « royautés » on n'a pas beaucoup de sympathie